EXIQUE

CINGO

ION

s, Cartes et Plans

ORATIO

HABITA IN CAPITOLIO GULIELMOPOLITANO, &c.

DISCOURS prononcé au Capitole de Williamſburg, dans l'aſſemblée de l'Univerſité de Virginie, le 12 Juin 1782, pour l'agrégation honoraire de M. COSTE, premier Médecin de l'Armée du Roi en Amérique, &c. A Leide, 1783.

EXTRAIT.

CE Diſcours a été prononcé dans une des Univerſités du nouveau Monde, en préſence de l'Armée Françoiſe, de cette Armée dont les ſuccès brillans venoient de ſeconder les intentions généreuſes de ſon Maître, en aſſurant à ſes Alliés leur

indépendance & leur liberté. Une circonſtance auſſi heureuſe, ne peut être indifférente à la Médecine Françoiſe ; mais les Médecins militaires y ſemblent intéreſſés d'une manière plus ſpéciale encore. Les honneurs de l'agrégation que M. Coſte a reçue des différens Corps de l'Amérique ſeptentrionale, doivent être pour eux un puiſſant motif d'émulation. Les fonctions délicates & pénibles d'un premier Médecin d'Armée, ne ſe bornent point à celles que l'Ordonnance lui impoſe ; les ſoins de ſurérogation & de complaiſance que l'humanité ſeule exige, les objets d'inſtruction ou d'utilité publique, les relations néceſſaires avec les Officiers de ſanté & les gens de Lettres des pays qu'il parcourt, deviennent pour lui de nouveaux devoirs. Ce n'eſt qu'en faiſant tout le bien qui eſt en lui, & en profitant des obſervations multipliées qui ſe préſentent, qu'il peut honorer ſa Nation aux yeux de ſes Ennemis, comme à ceux de ſes Alliés. M. Coſte a

rempli dignement ce double objet de sa mission. On peut le proposer comme un modèle, à ceux qui entreront un jour dans la même carrière, & en marchant sur ses traces, ils obtiendront infailliblement les mêmes succès, les mêmes honneurs & la gloire inappréciable d'avoir rempli dignement les devoirs de leur état.

La Médecine philosophique des Anciens, est celle qui convient au nouveau Monde.

Tel est le sujet important que l'Auteur s'est proposé de traiter : « La Médecine, dit-il, dans son exorde, doit être libre, autrement elle s'avilit dans les fers de l'assujettissement ; elle ne mérite que le nom d'*Esclave*, dès qu'elle s'asservit à jurer d'après l'autorité même des Maîtres les plus célèbres. » L'Auteur crut s'apercevoir de cette vérité dès les premiers pas qu'il fit dans l'étude de la Médecine ; la pratique la lui confirma de plus en plus ; la raison, le temps & l'expérience, n'ont fait qu'ajouter à sa persuasion.

« La grande révolution du nouveau Monde eſt dûe au concours merveilleux de la Philoſophie & des talens militaires; c'eſt la Philoſophie qui a jeté les fondemens de cet ouvrage, la valeur l'a couronné: quelle occaſion plus favorable pour réclamer en faveur de la Médecine, ſes droits à la liberté, que la préſence de tant de Héros & de Philoſophes réunis? »

« Tout ce qui peut ajouter au bonheur, à la liberté, à la dignité des hommes, leur dit l'Orateur, vous appartient, Meſſieurs, ou doit vous appartenir; vous combattez pour l'indépendance du nouveau Monde, je dis mieux, vous l'avez établie; que l'indépendance de la Médecine y ſuive de près celle du Gouvernement; une Médecine mâle & philoſophique convient plus particulièrement à des hommes libres, à des hommes ſages, vraiment dignes d'en porter le nom. »

« N'en cherchez pas, n'en admettez pas d'autre que celle du divin Hippocrate, elle

tira ſon éclat de l'expérience ajoutée à la doctrine. Peut-on mieux placer l'éloge de ce grand homme que dans ce ſanctuaire des Sciences & des beaux Arts, où le deſir de joindre l'utile à l'agréable a fait ériger une chaire à l'Art ſalutaire qu'il profeſſoit, & dans un moment où l'Univerſité nous permet d'établir nos Hôpitaux dans ſon enceinte, & où nos malades n'ont d'autres hôtes que des Académiciens? Exemple d'humanité frappant ſans doute, mais bien propre à rappeler auſſi l'idée de tout l'avantage qui réſulteroit pour la Médecine, ſi les Hôpitaux d'inſtruction étoient toujours dans les Univerſités, ou plutôt s'il n'y avoit jamais d'Académie médicinale hors des Hôpitaux *(a)*. Il en réſulteroit cet accord ſi heureux de la vraie ſcience & de l'expérience qui préviendroit les mal-adreſſes de l'aveugle

(a) Les vœux de l'Auteur, à cet égard, ſont en quelque ſorte remplis; car, outre les différens cours de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie, établis dans les principaux Hôpitaux militaires de

empirisme & l'ambition outrée d'une science aussi vaine qu'orgueilleuse. »

L'excellence de la Médecine d'Hippocrate sur toutes les méthodes qui ont précédé ou suivi la sienne, forment le sujet de la première partie de ce Discours; l'Auteur se propose de faire voir dans la seconde, combien la Médecine admise jusqu'à présent dans l'Amérique Septentrionale est éloignée de celle d'Hippocrate, qui toutefois conviendroit mieux aux circonstances physiques & morales du nouveau Monde.

La deuxième partie, beaucoup plus relative aux vues & au plan de notre Journal, est celle sur laquelle nous insisterons davantage, après avoir essayé néanmoins de donner à nos Lecteurs une idée suffisante de la première.

---

la France, on y a joint encore, depuis la nouvelle Ordonnance, des Écoles de Médecine-pratique.

C'est le seul moyen d'anéantir insensiblement l'esprit de système, & d'y substituer l'étude de la Médecine Hippocratique, principalement fondée sur l'observation.

PREMIÈRE PARTIE.

« LA MÉDECINE dont Hippocrate ſut le père & le Prince dut ſon origine aux obſervations du vulgaire : les Empiriques, en les raſſemblant, jetèrent les premiers fondemens de l'*art Médical ;* les Philoſophes, en expliquant les phénomènes des maladies & la manière d'agir des remèdes, ajoutèrent à l'*art Médical* la ſcience de la Médecine. Bientôt la fureur de bâtir des ſyſtèmes donna lieu à ce que l'Auteur appelle *la ſcience & l'art des Médecins,* & en même temps à tous les inconveniens qui devoient ſuivre l'abus de la ſcience. C'eſt dans ce ſens que Celſe dit, qu'Hippocrate ſépara ſagement la Médecine de la Philoſophie, c'eſt-à-dire, des ſubtilités ſcholaſtiques que cherchoient à y introduire les Sophiſtes & les Dialecticiens. Cette ſcience des Médecins tendoit plus à leur propre gloire qu'à l'avantage direct des malades. Les grands ſyſtèmes, leur variété,

leur hiſtoire, des controverſes de Philoſophie tranſcendante, des diſcuſſions trop recherchées ſur la manière chimique dont les remèdes agiſſent, ne ſont pas des objets toujours dépourvus d'utilité; mais ils pourroient devenir dangereux en détournant mal-à-propos le Médecin du véritable but de ſon art; & en augmentant ſa réputation d'eſprit ou de ſcience, ils diminueroient ſes droits à la reconnoiſſance publique, puiſqu'il ſeroit moins utile à la Société. »

« La véritable Médecine philoſophique, d'Hippocrate, tient le milieu entre la barbarie de l'empiriſme & l'orgueil des ſyſtèmes; elle conſiſte à bien connoître les maladies, à les diſtinguer, à tirer & à remplir les indications probables, quelquefois même évidentes, mais toujours conſéquentes aux efforts & aux vœux de la Nature: c'eſt-là la difficulté, le reſte n'en ſouffre jamais; car le Médecin, qui ſuffit pour connoître, ſuffit pour guérir *(b)*; il

(b) Hipp. *lib. de Arte.*

a cette vraie philoſophie qu'Hippocrate appelle *ſageſſe*, qui doit, ſelon lui, s'allier à la Médecine, parce qu'un Médecin Philoſophe eſt égal aux Dieux *(c)*. »

« Hippocrate donna beaucoup à l'*art Médical & à la ſcience de la Médecine;* mais ſes explications ne furent pas toujours heureuſes : il plaça l'eſprit humain dans le ventricule gauche du cœur, pour de-là donner des loix à tout le reſte *(d)*; mais ne doit-on pas excuſer un grand homme qui ne connut ni la circulation, ni la doctrine de la tranſpiration inſenſible, peut-être les deux ſeules découvertes poſtérieures dont l'art de guérir ait tiré quelque profit? »

« En effet, dans cette multitude immenſe d'idées, de ſyſtèmes, de recherches accumulées depuis Hippocrate juſqu'à nous, on trouve à peine quelque choſe qui ait

---

(c) Hipp. *lib. de Decore.*

(d) Idem, lib. de Corde.

contribué au bonheur des hommes ou aux progrès de l'Art. »

« Pythagore & Empedocle expliquèrent tous les phénomènes de la vie, de la ſanté & de ſes dérangemens par les nombres, leur réciprocité ou leur différence. Prodicus voit tout dans la réthorique, Platon dans les triangles, Ariſtote dans les cathégories. Praxagoras ne craint point d'ouvrir des hommes vivans pour mieux connoître le ſiége du mal. Criſippe, en calomniant tous ſes prédéceſſeurs, s'établit ſur leurs ruines. Herodicus interdit la Médecine à quiconque n'eſt pas Géomètre & Muſicien. On ſe rappelle toutes les fables & les rêveries de ce bon Théophraſte, le père de la Médecine botanique parmi les Grecs ».

« A Rome, les amulettes & les enchantemens annoncent la méthode d'Archagatus; elle diſparoît devant les frictions d'Aſclépiade, étayées des atomes d'Épicure & de l'analogie entre les pores & les corpuſcules ambians. Aſclépiade à ſon tour

cède à la métaſyncriſie de Theſſalus : puis les Méthodiques, les Empiriques, les Pneumatiques, les Éclectiques, non moins acharnés à ſe déchirer mutuellement qu'à combattre les opinions les uns des autres, occupent ſucceſſivement ou ſe diſputent la ſcène. On excepte de cette foule, Arétée, qui, par ſes mœurs, ſa ſcience & ſa littérature, mérita la réputation dont il jouit ; & Celſe, cet Écrivain ſublime, élégant, plein d'ordre & de vues philoſophiques, mais qui paya encore le tribut aux préjugés de ſon ſiècle, par l'extenſion & l'importance qu'il donna aux applications externes & aux topiques. »

Muſa & le fameux bain preſcrit à Auguſte, qui lui fit ériger une ſtatue ; Andromaque & ſa thériaque *ſi richement pauvre*, & ce Galien ſi vanté, qui, dans plus de cinq cents volumes de Commentaires ſur Hippocrate, fit jouer un ſi grand rôle aux élémens, aux *qualités cardinales* & à mille autres chimères qui ont fourni

elles-mêmes le texte & le modèle d'une immenſité de ſcholies & de commentaires, ne trouvent pas plus de grâce auprès de notre Auteur.

De-là il paſſe aux Arabes : Abbas Hali, Avenzoar, Averrhoès, Rhazès lui-même, n'évitent pas le reproche d'une *polipharmacie* impardonnable, étayée d'une théorie fondée ſur les qualités occultes. « Nos Aïeux, dit-il, furent trop débonnaires en décorant du nom de *Poëme* cette rapſodie que l'École de Salerne en Corps, adreſſa au Roi d'Angleterre. Paracelſe & Vanhelmont, hommes d'ailleurs pleins de ſcience & de mérite, n'abusèrent pas moins de la Chimie que Riolan, Fernel & Rivière des remèdes Galéniques qu'ils prodiguèrent ſous toutes les formes poſſibles. »

« De nos jours, ajoute-t-il, l'attraction plut davantage aux Anglois, l'électricité aux Italiens, le magnétiſme aux Allemands, la pulſimanie aux Eſpagnols, la gymnaſtique aux Génevois & aux Suiſſes ; aux

François, un ſyſtème mêlé de chimie & de mécanique. »

« Les Chinois adoptent les exutoires, les Anglois les véſicatoires & les cordiaux, les François ſemblent préférer la ſaignée & les anti-phlogiſtiques, les Italiens les ventouſes : les Ruſſes font uſage ſucceſſivement des bains à la glace & des bains les plus chauds; les Allemands font beaucoup plus de cas des draſtiques & des altérans de toute eſpèce. »

« Bartholin, continue l'Orateur, fut le partiſan outré de la neige, les Piſons vantèrent l'hipécacuanha *à leur manière ;* les Jéſuites, & bien d'autres depuis, le quinquina ; les Chartreux, le kermès ; Poterius prôna ſon anti-hectique; Morton, ſes pilules; Jamés, ſa poudre; le Capucin de Malte voulut tout guérir avec de l'eau ; Pomme, avec la glace; Pouteau, avec le feu; Macbride & Pringle, avec l'air fixe; Goulard, avec ſes ſaturnins; Sutton l'Inoculateur donna le *calomelas* comme un remède

univerſel ; Storck préconiſa la ciguë ; Fouquet, la dulcamara ; Collin, l'arnica ; l'un voulut guérir avec les éthers & les eſprits acides tout ce que l'autre traitoit avec l'alkali volatil *fluor ;* & ſans parler ici de cette fureur du magnétiſme ſi répandue à Paris en dépit de la réclamation des ſages, combien d'aloëtiques pour prolonger la vie ? combien de martiaux pour la fortifier ? de mercuriaux pour les maladies vénériennes & autres maladies chroniques ? combien, en un mot, de prétendus ſpécifiques ? »

« C'eſt ainſi que chaque ſiècle, chaque peuple, chaque Auteur, a eu ſes ſyſtèmes & ſes remèdes de prédilection, qui, honorés ou flétris, élevés par les uns, blâmés par les autres, paroiſſoient & diſparoiſſoient ſucceſſivement ſur la ſcène des écoles & de la pratique, & ne ſervoient qu'à augmenter ſans ceſſe le cahos des incertitudes. »

« Hippocrate mérite ſeul la confiance excluſive. C'eſt la colonne inébranlable qui, au milieu de tous les orages ſuſcités

par tant de ſyſtèmes & de paradoxes, peut ſeule conſerver ſa dignité & ſa ſtabilité ; c'eſt que la Philoſophie qui en fait la baſe eſt de tous les temps & de tous les lieux. »

Nous ne ſuivrons pas l'Auteur dans l'extrait raiſonné qu'il donne des principaux aphoriſmes d'Hippocrate & des paſſages de cet Auteur qui établiſſent le mieux ſes principes, en ce qui concerne les criſes & la coction, les reſſources de la Nature, les avantages de l'expectation ſur la Médecine perpétuellement agiſſante & ſi peu conforme aux vœux de cette Nature, dont les principaux efforts ſont ſi ſouvent dirigés vers la guériſon.

« Les grands moyens indiqués par la Nature, dit-il, ſont ſimples comme elle : c'eſt l'hémorragie qui enſeigna l'utilité de la ſaignée, la diarrhée ou le vomiſſement celle des purgatifs ou des émétiques ; & tout ce qu'ont accumulé de remèdes les gens plus adonnés à la ſcience des Médecins qu'à l'art Médical,

ne tourna pas toujours au bonheur des hommes, parce qu'il fut moins difficile d'ajouter un argument à un ſophiſme, ou une formule à une autre, que de faire de meilleures obſervations, ou de vérifier celle des Anciens, ou d'en rectifier les erreurs. »

« N'appelez point maître de l'Art, dit M. Coſte, celui qui, ſervilement attaché aux ſubtilités de l'école ou aux formes des preſcriptions, eſt moins un Médecin qu'un ſophiſte dangereux ou un Opérateur aveugle. »

« Il n'eſt donc pas beſoin d'un ſi grand nombre de livres, conclud l'Auteur; il ne faut ni tout cet orgueil de ſcience, ni tout cet appareil de remèdes pour pratiquer la bonne Médecine. Baglivi vouloit que le Médecin ſût beaucoup pour faire peu ; mais il vouloit qu'il puisât toute ſa ſcience dans Hippocrate, parce que je m'engagerois, diſoit-il, à faire la Médecine ſans pharmacie, mais je ne ſaurois la faire ſans Hippocrate. »

SECONDE

SECONDE PARTIE.

« En parcourant d'un œil philoſophique les régions immenſes du nouveau Continent, on aperçoit bientôt ce que la culture & la population ont dû produire ſur les qualités de l'air, en contribuant à les corriger. »

« Les contrées du Nord préſentent le tableau d'un embraſement volcanique ; les veſtiges de la mer & des eaux ſont encore manifeſtes dans les pays plus rapprochés du Midi, une ſorte d'exiſtence première, caractériſe mieux les provinces mitoyennes. »

« Les exhalaiſons minérales, celles des forêts & des eaux ſtagnantes, viciées encore par la macération des cadavres de reptiles, d'oiſeaux & de quadrupèdes, dûrent communiquer à l'air du nouveau Monde, des qualités aſſez mal-ſaines, avant la découverte qu'en firent les Européens ; mais la coupe des bois, la diminution de la ſurface des eaux, le cours donné à celles dont l'état de ſtagnation tendoit à vicier l'atmoſphère,

tout cela, en doublant, s'il eſt permis de le dire, l'action du ſoleil & en facilitant l'accès des vents, a contribué, avec l'Agriculture & les feux conſidérables qui en ont hâté les progrès, à corriger l'air & à l'améliorer. »

« Les qualités de cet élément auquel on continue par habitude d'attribuer la plus grande partie des maladies de l'Amérique, entrent pour beaucoup moins dans les cauſes qui les produiſent que la manière d'être des Américains. L'endémie phyſique ne doit-elle pas ſon origine à celle qu'on pourroit appeler morale? Celle-ci n'eſt-elle pas même plus propre à favoriſer la première qu'à lui oppoſer des obſtacles? »

« Ce ſeroit principalement par un excès d'humidité que pêcheroit l'air de l'Amérique ſeptentrionale, ſi les forêts immenſes receloient un principe perpétuel d'évaporation : mais elles ont auſſi une propriété attractive & abſorbante, propre à corriger les inconvéniens de l'air fixe; & il n'y a peut-être pas moins de danger à trop

dépouiller d'arbres la ſurface de la terre, qu'à les laiſſer ſubſiſter en trop grande quantité, comme on a lieu de s'en repentir en Eſpagne & dans nos îles; ſans doute les Américains ſauront garder un juſte milieu entre ces inconvéniens. »

« Les changemens de température ſont on ne peut pas plus fréquens en Amérique; cependant les maladies aiguës qui ont coutume de ſurvenir en Europe, lorſque les vents du Nord ſuccèdent trop promptement à ceux du Midi, n'ont pas eu lieu dans l'armée Françoiſe, comme nous les obſervons en Europe; les Soldats n'y ont pas éprouvé la moitié des maladies de ce genre, qu'il eſt plus que probable qu'ils auroient eues en France. »

N'eſt-il pas vraiſemblable que la promptitude avec laquelle les pores s'ouvrent & ſe referment alternativement, prévient les dangers qui peuvent réſulter de cette ſucceſſion alternative; mais cette obſervation nous fournit peut-être une meilleure leçon, elle

nous avertit que cette cauſe des maladies aiguës, ſi ſouvent alléguée, peut-être même un peu trop excluſivement adoptée par les Médecins d'Europe, cet air froid ſuccédant à un plus chaud, n'agit ni auſſi fréquemment, ni auſſi efficacement qu'on l'a cru. Pourquoi une cauſe commune & la même, ne produiroit-elle pas en Amérique le même effet qu'en France ou en Angleterre? C'eſt que ſi en Amérique le degré de température eſt ſujet aux plus grandes variations, on n'en aperçoit preſque aucune dans la gravité reſpective de l'atmoſphère. »

Les obſervations météorologiques faites avec le plus grand ſoin à Williamſburg pendant douze ans, par M. Madiſon, Préſident de l'Univerſité ; celles de M.rs Noël, Reſtif & Chauvet viennent à l'appui de cette aſſertion. Le Docteur Chauvet ſur-tout, que M. Coſte nous donne pour un homme auſſi reſpectable par ſes connoiſſances que par ſon âge, l'a aſſuré, qu'il a fait conſtamment la même obſervation

depuis plus de quarante ans, non-ſeulement dans l'Amérique ſeptentrionale, mais encore à la Jamaïque, à Antigoa & dans pluſieurs îles de l'Amérique méridionale.

« Peut-être, ajoute M. Coſte, trouve-t-on dans ce fait la raiſon pour laquelle ces variétés du chaud au froid, quelque fréquentes qu'elles ſoient en Amérique, agiſſent ſi foiblement, comme cauſe des maladies aiguës, tandis que ces maladies ont chez nous des effets ſi marqués. Ne pourroit-on pas conjecturer qu'elles ſont ſouvent plûtôt dûes à l'inégalité du poids de l'air qu'à ces variations de température? car les loix de l'économie animale exigent une proportion d'équilibre entre l'air extérieur & celui que nos corps renferment, & cette conjecture ne répugne ni aux loix de la Phyſique, ni à l'expérience, ni à la doctrine de Sanctorius, dont l'autorité eſt ſi reſpectable en pareille matière. »

La fraîcheur des nuits d'été en Amérique expoſe quelquefois plus les Sentinelles

aux dangers de la tranſpiration ſupprimée, qu'en hiver, c'eſt pourquoi l'Auteur conſeille de les munir de leurs capottes, même dans cette ſaiſon.

Les eaux qu'on boit en Amérique, ſont crues, peſantes, ſurchargées d'un ſédiment terreux. Les Américains, dans les choſes qui intéreſſent leur ſanté, plus accoutumés à préférer ce qu'ils ont ſous la main, que ce qui exigeroit quelques ſoins, ne ſe ſervent preſque que d'eau de puits; cependant les ſources y ſont abondantes, les ruiſſeaux s'y préſentent ſouvent aux Voyageurs, & on établiroit avec facilité pour chaque habitation des réſervoirs, où l'eau amenée d'une certaine diſtance & filtrée à travers les ſables qui lui livreroient paſſage, réuniroit aiſément toutes les qualités d'une eau pure & limpide. Au reſte, comme il eſt rare qu'avant d'en faire uſage elle ne ſoit corrigée, ou par l'ébullition, ou par l'intermède de quelque ſpiritueux, ou par l'infuſion de quelque aromatique, l'Auteur paſſe légèrement

ſur cet objet, il dit même que les Américains uſent de l'eau avec aſſez de précaution, s'ils ſavoient ſe modérer ſur la quantité.

« Mais pour mieux entendre ceci, il faut jeter un coup-d'œil ſur le tempérament des habitans & ſur leur manière de vivre. On obſerve chez eux cette fibre molle, foible & flexible, qui ſemble ajouter en ſtature ce qu'on perd en force nerveuſe, muſculaire ou organique. De-là cette inertie des ſolides qui ralentit la circulation & ne diminue, pour ainſi dire, pas moins l'élaſticité de l'ame que celle du corps; ce qui fait que les Américains avec de la facilité, de l'eſprit, de la beauté & des proportions extérieures aſſez élégantes, ne parviennent que rarement à ce degré de force & de dignité auquel la Nature ſembloit les deſtiner. »

« Quoi de plus propre encore à augmenter cette diſpoſition au relâchement que les alimens, & ſur-tout les boiſſons dont on abuſe ſi familièrement en Amérique. On ſait

combien les boiſſons chaudes & aqueuſes, dont l'uſage eſt ſi fréquent, nuiſent à la digeſtion, à la tranſpiration, combien elles ſont propres à diminuer les forces : c'eſt ainſi que ce thé qu'on peut appeler *perpétuel*, parce que l'uſage en eſt quotidien & de toute la journée, pris en ſi grande quantité & d'une infuſion ſi forte qu'il n'eſt pas même impoſſible qu'il ne contribue à produire des accidens nerveux, doit auſſi affoiblir inſenſiblement le ton de l'eſtomac, rendre la bile inerte, & produire le plus fâcheux relâchement ; d'un autre côté, le café, dont l'uſage modéré pourroit convenir parfaitement au climat, eſt communément ſi léger, qu'on ne jouit ni de ſon odeur agréable, ni de ſon goût délicieux, ni de ſes vertus, il n'eſt pas même exempt des inconvéniens des aqueux. La bierre & le cidre ne ſont pas aſſez déphlegmés ; ces liqueurs encore cruës ſubiſſent dans l'eſtomac le degré de fermentation qui leur manque, & l'air élaſtique qui s'en dégage

obéit d'autant plus aiſément aux loix de l'expanſion, que la foibleſſe d'un eſtomac relâché lui oppoſe moins de réſiſtance. »

« Le rum, l'arrack, les eſprits tirés du vin, des pêches, du cidre, ou d'autres végétaux, dont on fait un ſi grand abus en Amérique, ont peu d'avantages & beaucoup d'inconvéniens; le ton momentané qu'ils donnent à la fibre n'eſt propre en effet qu'à diſpoſer à l'atonie. »

« Un chocolat groſſier & dont les parties graſſes & huileuſes ne ſont diviſées, ni corrigées par l'intermède d'aucun aromatique; beaucoup de végétaux, parmi leſquels les choux obtiennent toujours la préférence; beaucoup de chair de porc très-graſſe, une aſſez grande quantité de poiſſons huileux, forment les mets les plus familiers; on a coutume d'y mêler beaucoup de beurre, de crême ou de ſucre; on mange très-peu de pain, & celui dont on uſe n'eſt ni fermenté, ni élaboré, ni cuit à propos. «

« L'énumération des différentes pièces de ſalaiſon, de laitage, de pâtiſſeries, de ſucreries, de boiſſons de toutes les eſpèces qui compoſent l'appareil du déjeûné Américain eſt effrayante pour la ſanté. Il eſt certain que les boiſſons chaudes, le lait & le beurre qui en ſont la baſe communiquent à l'eſtomac un relâchement peu propre à lui faire bien digérer les viandes graſſes & les végétaux du dîner, pendant lequel on boit à peine; mais l'heure du thé qui le ſuit de près fait reparoître les boiſſons chéries, & l'abus les a rendues preſque néceſſaires; d'où il réſulte que les alimens à demi digérés étant ainſi noyés, au lieu de contribuer à la réparation, deviennent une ſurcharge qui fatigue les inteſtins & qui les force de précipiter avec les matières excrémentitielles, celles des ſécrétions même, tandis que le reſte de cette eau excédente ſe porte directement vers la veſſie, ſans la participation de l'organe deſtiné à ſéparer

les urines ; de-là, une tranſpiration difficile, un dépurement imparfait, le défaut de nutrition ; de-là ces ſpaſmes nerveux cauſés par la foibleſſe ; de-là cette proſtration de forces, cette diathèſe cachétique. »

« Le mouvement des Américains peut être aſſimilé à la ſimple veille des autres hommes, tandis que leur repos ſe rapproche davantage de notre ſommeil ; leur danſe n'eſt point vive ; ils ne connoiſſent la promenade que de nom, ni d'autre exercice que celui de la voiture ou du cheval. L'apparence même du travail, dans les pays ſur-tout où l'on a beaucoup de Nègres, ſembleroit déroger & faire perdre au maître quelque choſe de ſa dignité. » L'Auteur fait à ce paſſage une petite reſtriction ; c'eſt que cette inertie appartient plus aux contrées du Midi qu'à celles du Nord. L'une des principales cauſes de cette différence paroît être le plus grand nombre de riches & de grands propriétaires qui entraîne plus de vaſſaux & d'eſclaves, comme

dans les provinces du Sud & en Virginie ſur-tout. « Si les habitans de Boſton & du Connecticut, ont un degré de force & une activité plus marquée ; la circonſtance morale & politique du Gouvernement n'y contribue peut-être pas moins que la condition phyſique du climat, parce que la conſtitution de la Virginie ſe rapproche plus de l'Ariſtocratie, celle de Boſton & de Rhode-iſland, de la Démocratie ; mais il ne faut pas oublier que dans toutes les choſes relatives à la valeur militaire, dans tout ce qui a été propoſé, fait ou inſtitué pour la cauſe commune, les Virginiens ſe ſont ſignalés, pendant tout le cours de la guerre, par pluſieurs actions brillantes : telle a été la puiſſante influence de l'amour de la liberté. »

« La tranquillité & la douceur caractériſent les Américains : cette paſſion violente que Prométhée prit du lion en fureur pour la donner à l'homme ne les a pas agité au moment même où la République

a ſecoué le joug. Chaſte, honnête, tempérant; l'amour de ſa liberté, de ſes enfans, de ſa Patrie qu'il préfère à tout, ſont les ſeules paſſions de l'Américain. » L'Auteur, & comme Médecin, & comme François, & comme ami des Américains, voudroit leur voir une moindre diſpoſition à la mélancolie, qui éloigne de la table & de la ſociété les jeux, les ris & les grâces, & rapproche davantage de la ſévérité de Minerve tant de femmes dont la beauté ne le cèderoit pas à celle de Vénus.

M. Coſte croit que les Américains ſe marient trop jeunes; il attribue leur mélancolie à l'éducation domeſtique & particulière qui les iſole trop; à l'abus de confier de trop bonne heure à la jeuneſſe les affaires & les emplois les plus importans, aux lectures multipliées, ſérieuſes & politiques, & ſur-tout au peu de commerce de ſociété entre hommes & femmes; d'où il réſulte que, ſi ceux-là ſont moins attentifs aux loix de la politeſſe, celles-ci de leur

côté conſervent une timidité & un ton de réſerve qui diminue de leurs grâces.

L'Auteur donne enſuite les conſeils de gaieté les plus étendus, motivés ſur les loix de la Phyſique & de l'économie animale & étayés d'exemples & d'autorités graves, & comme les dons de Bacchus ne ſont point oubliés parmi ces moyens, c'eſt une occaſion de rappeler aux Américains que le cep conſacré à ce Dieu, ſe préſente à chaque pas dans leur continent, & qu'il n'attend que la culture.

Nous ne ſuivrons l'Auteur ni dans ſes conjectures, ſur la manière dont la Médecine s'eſt établie dans le nouveau Monde, ni ſur l'abus d'y être la plupart du temps pratiquée par des gens ſans titre & ſans inſtruction, en faveur de qui le nom de *Docteur* eſt ſi ridiculement proſtitué ; ce qui le conduit à réfuter le fameux paradoxe de J. J. Rouſſeau, & à prouver que ce n'eſt qu'avec le Médecin ſeul que la Médecine doit venir pour être utile.

« Les malheurs occaſionnés par ceux qui en uſurpent le nom, ſont immenſes dans l'Amérique ſeptentrionale, en comparaiſon des remèdes que peuvent y apporter, ou du bien particulier que peuvent y faire le petit nombre de Médecins ſavans, formés dans les Univerſités d'Angleterre, & de ceux qui ont pris leur inſtruction & leurs grades dans les nouvelles écoles du Continent. »

« Le vice principal de cette Médecine qu'il ſera ſi difficile d'extirper du nouveau Monde, eſt le défaut de Philoſophie. Privée des grandes vues que celle-ci inſpire, elle ne ſait être qu'empirique, ou *mal ſavante*, comme dit Montagne, perpétuellement agiſſante, toujours *polipharmaque* & rarement heureuſe. »

« En vain la Philoſophie, par l'organe d'Hippocrate, s'écrie : *la Nature eſt une, la vie & la ſanté ſont une, il eſt un accord, une liaiſon, une intelligence générale à laquelle tout ſe rapporte.* La troupe ſuper-

ſtitieuſe & diſputante des demi Savans ne parle que de tempéramens, de maladies innombrables & de ſpécifiques non moins étendus. »

« C'eſt à une ſource plus noble & plus pure qu'il faut rapporter le principe de toute guériſon, aux efforts de la Nature elle-même. Ils ſont communs à toutes les maladies, & s'ils ne ſont pas toujours le moyen efficient de la guériſon, ils en ſont toujours l'acceſſoire le plus puiſſant. En niant l'exiſtence des autres ſpécifiques, il en faut avouer un ſeul. Le grand ſpécifique pour lequel celui qui n'eſt pas pénétré de reſpect, annonce qu'il n'eſt pas né pour la Médecine; c'eſt la Nature.

Le phuſis d'Hippocrate, l'ame de Stalh, l'archée de Vanhelmont, l'irritabilité de Haller, la force organique de Bordeu, le principe vital de Barthès ne ſont-ils pas cet agent qui, de concert avec l'art, ou en dépit de lui, eſt doué d'une ſi grande efficacité & pour la production & pour

la

la terminaiſon des maladies? Mais cet agent, eſt-ce le fluide nerveux? Eſt-ce la coalition de nos fibres, leur action, leur ſympathie, leur élaſticité? Seroit-ce au contraire la force ou le mouvement de la circulation, ou bien quelque principe électrique, magnétique, igné ou éthéré, ſeroit-ce plutôt le réſultat d'une juſte proportion entre les élémens du corps, principe moins connu par ſa nature que par ſon action, qui conſtitueroit ce je ne ſais quoi, dont l'exiſtence peut-être aſſure la nôtre, dont la ſuppreſſion nous fait ceſſer de vivre, dont la règle établit celle de notre ſanté, dont les dérangemens occaſionnent nos maladies, à l'aide duquel nous en triomphons, ou par l'addition de ce qui manquoit, ou par la ſouſtraction de ce qui étoit ſuperflu ou nuiſible, ou par la coction des humeurs qui formoient l'orgaſme? Cette action de la Nature qui guérit d'une manière plus évidente peut-être dans les maladies aiguës, n'en eſt pas moins la condition eſſentielle de la cure des chro-

niques. Car qu'eſt-ce qu'un remède hépatique? Eſt-ce un remède néceſſairement dirigé vers le foie? Cette direction eſt véritablement impoſſible; mais, en rétabliſſant la machine entière où tout eſt enchaîné par une liaiſon réciproque, les loix de l'économie animale veulent que le foie y participe auſſi. »

« Il n'eſt aucune maladie, non il n'en eſt aucune qui puiſſe admettre un remède ou une méthode excluſive. L'hiſtoire des ſpécifiques eſt une chimère. Comment dans la péripneumonie, par exemple, adapter indiſtinctement la ſaignée aux gens qui ne ſont pas pléthoriques, aux gens délicats, aux vieillards, aux enfans, à ceux qui ſont attaqués d'une affection ſéreuſe? L'écorce du Pérou eſt-elle donc le ſpécifique excluſif de la fièvre intermittente, de celle des camps, de celle d'hôpital? & refuſera-t-on à Hippocrate lui-même d'avoir pu guérir une fièvre intermittente, parce qu'il ne connoiſſoit pas le quinquina? ce remède n'eſt-il

pas plus efficace encore dans les maladies putrides que dans les intermittentes? & dans l'un & l'autre cas, feroit-il poffible de l'employer toujours & fans crainte de danger? C'eft notre médiocrité, comme l'a dit Sénèque, qui nous fait croire à toutes ces merveilles, & il eft beaucoup de chofes auxquelles notre infuffifance donne plus de relief qu'elles n'en auroient d'elles-mêmes. »

« Je peux avancer hardiment, continue M. Cofte, & ces faits, non pas ifolés, mais multipliés fous nos yeux, font connus de plufieurs habitans de l'Amérique, & de la plupart des Militaires François qui m'entendent; je puis affurer, Meffieurs, avec cette franchife & cette bonne foi qui conviennent à un Médecin, à un homme honnête, que nous avons guéri plus d'un fcorbut fans anti-fcorbutiques, les fièvres quartes les plus graves & les plus opiniâtres fans quinquina, les dyffenteries fans fimarouba, plufieurs péripneumonies fans faignées, de fauffes péripneumonies & des

fièvres putrides ſans tout cet étalage de purgatifs & de vomitifs. Nous avons traité avec ſuccès bien des jauniſſes ſans ſavon, & des hydropiques ſans hydragogues ; les urines ont coulé ſans la ſcille & ſans les diurétiques : nous avons ſouvent obtenu des évacuations ſans le ſéné, ſans la rhubarbe, ſans purgatifs. Cette malignité même du genre nerveux, s'eſt diſſipée plus d'une fois chez les Soldats, comme chez les Officiers ſupérieurs, ſans avoir employé ni les véſicatoires, ni les anti-ſpaſmodiques. Une jeune demoiſelle de la nouvelle Angleterre, non moins vexée par l'excès des anti-ſpaſmodiques dont on la gorgeoit, que par les ſpaſmes continuels qu'ils entretenoient peut-être, a été délivrée de tous ſes maux par la ſuppreſſion de tous ces remèdes, après des criſes dûes au bienfait de l'expectation ſeule. Sans avoir donné le moindre remède, nous avons vu ſouvent l'appétit revenir, les forces reparoître, la ſanté ſe rétablir, s'affermir, perſévérer conſtamment ;

ce n'eſt pas que nous nous ſoyons toujours diſpenſés de faire la Médecine ; nous avons quelquefois agi, mais le plus ſouvent nous nous en ſommes abſtenus. Quand nous avons agi, nous ne l'avons fait que d'après une évidence fondée ſur l'analogie entre l'indication & le moyen. Au défaut de cette évidence, il nous a paru plus prudent de ne pas agir, & c'eſt ainſi que, d'après Hippocrate, nous ne craignons pas de répéter que la meilleure Médecine conſiſte quelquefois à n'en pas faire du tout. »

Le premier Médecin paye ici le tribut d'éloge au zèle & aux ſuccès des Médecins qui l'ont ſecondé dans le ſervice de l'Armée. On peut voir dans les notes ce qui caractériſe principalement le mérite de M.rs Borgella, Foreſtier & Goddet.

L'Auteur voudroit qu'en matière de pratique on ſubſtituât preſque toujours des queſtions aux aſſertions ; par exemple, « qu'au lieu d'aſſurer qu'il faut traiter les fièvres intermittentes avec le quinquina,

on mît en problème ſi le quinquina les guérit ? ſi on peut les guérir ſans lui ? s'il y a de l'avantage à les guérir par ſon moyen ? Il y a ſi peu d'obſervations en Médecine qui puiſſent ſoutenir l'épreuve de la bonne Phyſique, de l'Anatomie, de l'Hiſtoire Naturelle & de la Chimie ! Eh, de quel front & avec quelle aſſurance attribuer à un remède une guériſon quelconque, quand il a été allié à cent autres ? en eſt-il un ſeul de ceux qu'on a employés dont on ne puiſſe en dire autant ? Tout le monde fait l'éloge de la Médecine ſimple, chacun s'en pique, & très-peu de gens l'exercent. Combien de Rétheurs en chaire, devenus *Polypharmacopoles* dans leur hôpital ou chez leurs malades, & dont les formules ne pourroient être mieux comparées qu'au fameux bouillon de Médée, pour la compoſition & non pour les ſuccès. »

On conclut de-là à la réforme de la Médecine du nouveau Monde, plutôt encore à une création nouvelle & à des

Écoles formées ſur un nouveau plan. Trois Profeſſeurs dans chacune : l'un enſeigneroit l'Anatomie, l'Anatomie comparée & une Phyſiologie preſque pratique : le ſecond ſeroit plutôt deſtiné à ſimplifier la matière médicale qu'à l'augmenter ; les connoiſſances de Chimie lui en impoſeroient la loi ; il ſauroit combien peu de remèdes agiſſent d'une manière chimique ; & une chimie vraiment médicale, en lui démontrant l'inutilité de la plupart des remèdes Galéniques, ne lui indiqueroit pas moins le danger de pluſieurs de ceux qu'a donné la Chimie. le Profeſſeur de Clinique trouveroit dans ſon Hôpital d'inſtruction le meilleur Commentaire de la doctrine d'Hippocrate & la démonſtration de ſa prééminence. Les Auteurs les plus recommandés ici ſont Arétée, Celſe, Baillou, Houlier, Lommius, Sydenham, Baglivi, Boërrhaave, Vanſviéten, Gaubius, Huxam & Pringle.

Une École à Cambridge, une à Philadelphie, l'autre à Williamburg paroîtroient

ſuffiſantes à l'Auteur pour les trois grandes partitions qu'il fait des États-Unis. Il exhorte d'autant plus les Américains à cette réforme, qu'il ne peut attribuer à aucune cauſe plus évidente qu'au mauvais exercice de la Médecine la briéveté de leur vie; il a cependant trouvé dans le nord & ſur-tout dans les montagnes du Connecticut, des perſonnes des deux ſexes plus âgées, des octogénaires, même quelques centenaires, & d'autres qui approchoient de cet âge. Il rapporte cette différence à un air plus pur, à des alimens plus ſains, à plus de tempérance dans la manière de vivre, à des mœurs excellentes, à une plus grande égalité de fortune & de conditions parmi les citoyens, à la néceſſité du travail & de l'exercice, que la nature du pays n'exige pas moins que ne le fait la ſage conſtitution du Gouvernement. « La Penſilvanie eſt plus belle, elle préſente aux yeux un ſpectacle plus agréable; celui du Connecticut va plus au cœur; dans

ce pays il y a peu d'ambition, & le bonheur y exiſte. « Si vous voulez, dit l'auteur, voir l'homme heureux d'Horace, cherchez-le dans le Connecticut. »

Il regrette, dans ſa péroraiſon, de n'avoir pu déployer toute l'éloquence que l'occaſion eût demandée & dont le ſujet étoit ſuſceptible : ſa ſeule prétention a été de dire des choſes utiles ; ſes vœux ſont remplis, car il y a réuſſi.

Le Diſcours eſt terminé par les ſouhaits les plus ardens pour le ſalut, la liberté, la ſanté, le bonheur des Américains. On ſent que c'eſt le cœur qui parle, ainſi que dans l'éloge bien mérité de M. le comte de Rochambeau & de M. le chevalier de Chaſtellux, qui, en Amérique comme en Europe, a moiſſonné les lauriers d'Apollon avec ceux de Mars ; enfin, dans celui du général Washington, à qui l'ouvrage eſt dédié par une inſcription en ſtile lapidaire, dont voici la traduction littérale :

A GEORGE WASHINGTON,
de la Liberté & de sa Patrie,
le père par les armes,
le fils par le respect;
à ce Héros
à qui la constante intégrité des mœurs,
la fermeté inébranlable dans les résolutions,
la persévérance dans les difficultés,
la modération dans les triomphes,
ont valu cette réputation intacte
avouée des Ennemis même.
Tandis que l'un & l'autre hémisphère
retentissoient de ses exploits & de ses louanges,
cet essai
déjà consacré à la santé de ses concitoyens
lui étoit dédié par l'Auteur.



MONUMENTS ANCIENS D

ET DU YUCATA

ENQUÉ, OC

ET AUTRES RUIN

DE

L'ANCIENNE CIVILI

DU MEXIQUE

Collection de Vues, Bas-R

d'Architecture, Coupes, Vases, Terre

DESSINÉS D'APRÈS NATURE ET RELEVÉS

Par M. DE WALDE